

Chapitre I : Toulouse - 2019

Bertrand

Qui aurait pu penser qu'un jour l'homme, espèce dominante à l'excès, s'étiolerait à force de vivre dans la peur ?

Voilà la question qui revenait chaque jour à l'esprit de Bertrand.

L'épidémie avait laissé si peu de survivants, si peu qu'il semblait inconcevable que tous ne souhaitent pas se regrouper, s'entraider, faire face. Tous. Ensemble.

Pourtant, il fallait admettre que l'humanité était loin, bien loin, de l'utopie dont rêvait Bertrand. Enfin, l'humanité, aujourd'hui ça ne représentait strictement

plus rien. Pour les Français de la colonie où il vivait, cela se résumait aux quelques kilomètres carrés repris aux zombies, à un petit lopin de terre, mais certainement pas à Londres, New York ou Tokyo que l'on imaginait rayés de la carte.

L'humanité avait diminué par le nombre de morts, oui, mais aussi par manque d'amour.

Ce phénomène de repli identitaire avait d'ailleurs commencé aux débuts de l'Union Européenne. Bertrand savait dater cela, à cette époque il marchait et vivait comme tout le monde, avant la maladie, l'invalidité.

Les industriels, la finance, les lobbys avaient poussé pour que l'Europe, le Marché Commun (ça veut bien dire ce que ça veut dire !) se fasse, quitte à passer outre la volonté des peuples. Et ça s'était fait !

Pour quel résultat ? Une montée des nationalismes, un peu partout, un sentiment d'injustice des uns qui payaient pour les autres et des laissés-pour-compte qui ne payaient rien.

De fil en aiguille, les gens du peuple finirent par se dégoûter de la politique, se rendant compte que tout n'était que manipulations, quel que soit le bord. Chômage en hausse, prix en hausse, loyers en hausse, impôts et

taxes en hausse attireraient le peuple vers le fond, moralement au plus bas, à tout critiquer, dénigrer.

L'invention du selfie était, pour Bertrand, la marque la plus évidente du repli sur soi.

Ici on ne supportait plus les musulmans, là-bas on avait les juifs en horreur et ailleurs on ne tolérait plus les chrétiens. Partout, partout la même rengaine, le même rejet de « l'autre » source évidente de tous les problèmes.

Bertrand se serait attendu à ce que l'humanité se redresse, fasse front et se batte contre la menace zombie, dans un élan communautaire digne des utopies Babas cool. Un espoir de sursaut positif, un truc, un rien qui change tout. Mais non, rien de tout cela. Le « moi » restait la règle.

Les plus jeunes n'avaient rien trouvé de mieux que piller les stocks des boutiques de grandes marques pour se pavaner en T-Shirt de chez Machin et Blue-Jean de chez Bidule (sans oublier les baskets Tartempion). Ils déambulaient aujourd'hui en loques, avec l'envie de rien, surtout pas celle d'aider à redresser les choses. La génération Mobile, celle qui bougeait le moins paradoxalement, ne voulait rien faire dans ce « Moyen-Âge » sans réseau ni ordi qu'était devenue la civilisation à cause des zombies.

Les très vieux, les malades, certainement condamnés par la pénurie de médicaments, le manque d'anesthésique et quasiment plus de personnel qualifié ajoutaient par leur aspect à la dépression généralisée. Chacun avait au moins une personne mourante dans son entourage qui aurait été sauvée mais, à cause des zombies...

Quelques utopistes, les moins nombreux, hélas, tentaient de reconstruire un autre monde, plus solidaire, plus propre. Bertrand n'aimait pas leurs mensonges. Quel autre choix que de créer un monde plus propre lorsqu'il n'existe plus aucune industrie à cause des zombies ?

Et les emmerdeurs, partout, dans toutes les catégories. Ça, on en voyait tous les jours de ces gens-là et ils étaient toujours là à cause des zombies (qui n'avaient pas sélectionné leurs proies chez les cons uniquement, hélas).

À part, restaient les idéalistes des premiers temps, qui pensaient qu'une entité supérieure avait lancé un avertissement au monde en faisant naître l'épidémie. Ils renoncèrent rapidement à convertir les foules à leurs croyances car la menace était toujours là, évoluant comme une espèce à part. Parmi les survivants, rares furent ceux qui eurent envie de croire encore, que là-haut, un Dieu bienveillant veillait.

Parce que ces saloperies mutaient encore. Actives au début, elles se mirent en sommeil, faute de nouvelles proies humaines. Leur sensibilité au « vivant » s'était accrue et un zombie en veille pouvait vous exploser au visage sans même que vous ayez eu conscience de sa présence. Toujours aucun remède, bien sûr, n'était venu apporter l'espoir. Et certains bruits couraient comme quoi des animaux, maintenant, portaient la maladie.

Les communications, autrefois continues, s'étaient estompées avec le temps, chaque petite région gagnée par l'homme semblait dans un repli sécurisant sur elle-même.

À force de déplacer les frontières, de gagner du terrain, le carburant faisait défaut. Avions et hélicoptères, cloués au sol, pourrissaient dans les hangars. Voitures et camions servaient de refuges aux animaux errants, chiens et chats, bien sûr, mais aussi renards et ce qui s'appelait avant « nouveaux animaux de compagnie » comme les rats et autres rongeurs. L'eau potable courante, autrefois utilisée pour évacuer les déjections dans les toilettes, ne coulait plus faute d'assainissement. Plus de gaz et très peu d'électricité parce que personne ne semblait capable de faire fonctionner les centrales nucléaires.

Mais était-ce un mal ? Se demandait Bertrand, en prenant de l'âge.

Vieux, oui, il l'était devenu d'abord dans son corps et il sentait bien que maintenant l'âge gagnait aussi sa tête. Il s'emmerdait ferme !

Une fois sorti de son heure de rééducation, il allait se reposer sur les bords du fleuve, par beau temps, puis rentrait chez lui où il ne se passait jamais rien.

Grâce à la découverte d'un stock de matière première, son logement aujourd'hui débordait littéralement de sacs à main en cuir qu'il fabriquait à la chaîne. Mais qui se servait encore d'un sac ? L'argent n'avait plus court et il était devenu inutile de se promener avec ses papiers. Tout le monde connaissait tout le monde ou presque !

Les travaux d'intérêts généraux avaient remplacé les réunions de quartier et la fête des voisins. On se retrouvait aujourd'hui pour déblayer les ordures sur des charrettes tirées par des chevaux, les balancer dans les fosses et y foutre le feu. C'était le plus sympa des rendez-vous.

Parce qu'il y avait aussi les soirées plus terribles. Il faut dire que les vivants aussi meurent. De vieillesse, d'ennui, de maladie, peu importe, ils meurent. Et ils le font

toujours sans disparaître comme par magie dans un petit nuage de fumée bleue, non, ils laissent ici un corps, une enveloppe charnelle qui, bien évidemment, se décompose. C'est pour cela que des hommes et des femmes se retrouvaient le soir (faire cela la nuit semblait moins effrayant pour les survivants) pour toquer aux portes et emporter au loin les dépouilles.

Plus question de couper du bois pour fabriquer des cercueils, pas assez de courant électrique, plus question de prières, finies les cérémonies. Un linceul ou rien du tout, une charrette et plouf dans l'eau ou paf sur un bûcher selon les calendriers.

Les derniers groupes, enfin, furent créés pour les travaux des champs, le nettoyage, les corvées de bois, l'élevage et l'abattage, enfin tout ce qui permet à une colonie de survivre.

Bertrand approuvait cette organisation pragmatique des choses. Elle pourrait un jour permettre l'établissement d'une véritable communauté, dans une ou deux générations. Des couples se formaient souvent à l'occasion d'une semaine à tel ou tel atelier. Cela faisait des naissances. C'était positif.

Rien n'était simple dans ce nouveau monde postindustriel. Les semences d'origine transgéniques ne

pouvaient plus être utilisées faute d'eau et d'engrais spécifiques. Les jolis tracteurs climatisés, pilotés par GPS et micro-ordinateur, mis au rebut avec le reste, avaient laissé la place aux vaches et aux chevaux. Il avait fallu réinventer l'agriculture, retrouver des graines dites « rustiques », élever des animaux sans farines ni médicaments. Tout cela représentait un besoin de main-d'œuvre considérable. L'absence de paysans au sens ancien du mot compliquait la tâche.

Les écoles comptaient aujourd'hui des bouchers, des paysans, des maçons et toutes ces professions dont la communauté avait besoin pour survivre. On y enseignait les bases du Français et des mathématiques mais plus l'histoire ni la philosophie. Une éducation pragmatique, dans tous les sens du terme, distillée en fonction des âges par d'anciens professionnels pas spécialement pédagogues.

Souvenir d'une époque révolue et aboutissement d'un long combat : la parité. Filles et fils répartis également dans toutes les classes que le métier enseigné fut physique ou non.

Bertrand regardait le chemin parcouru. À l'échelle de sa vie c'était énorme ! Né au temps des satellites il mourrait au temps des hommes des cavernes.

Cette organisation pétrie de bon sens manquait cruellement d'âme. Chacun quittait son poste, prenait possession de sa ration quotidienne et s'en retournait chez lui pour dormir. Et le pire n'était pas encore arrivé ! Tant que les capteurs solaires et autres éoliennes fonctionnaient, il y avait un peu de chauffage pour l'hiver et la certitude de repas chaud. Mais après ? Si personne n'avait les compétences pour fabriquer de nouveaux systèmes, comment ferait-on ?

Voilà sept longues années maintenant que la France se trouvait sans gouvernement central. Livrée à des chefaillons issus de l'ancienne classe politique ou des petits malins à l'âme dictatoriale. Depuis 2012 tout avait changé sauf les ambitions de certains. Personne ne semblait s'inquiéter de l'avenir de la Nation dans son ensemble.

Bertrand avait renoncé à participer aux réunions du Conseil en grande partie pour toutes ces raisons. À chaque solution envisagée il s'élevait toujours plusieurs voix pour mettre l'accent sur les difficultés, dangers, écueils, etc., avec pour conséquence un statu quo permanent.

Et depuis, voilà à quoi il passait son temps libre : dresser le bilan de la situation, chercher comment aller de l'avant

et ne jamais trouver de solution miracle à proposer au Conseil sans se faire botter en touche.

Il avait pourtant tout lieu de penser qu'il n'apercevait qu'un petit bout d'un plus gros iceberg. Tout un tas de remarques qu'il n'osait pas formuler. Parfois il est plus sage de se taire...

Nicolas

Tout allait de travers depuis que son escadron s'était retrouvé cloué au sol par manque de carburant au beau milieu de l'année 2017.

Son père déclinait, il le voyait bien. Même s'il tenait des propos rassurants et faisait preuve d'assiduité aux séances de rééducation, sa maladie gagnait du terrain sans antalgiques puissants comme on en trouvait « avant ».

Et puis Marine l'avait quitté l'an passé, effrayée à l'idée qu'ils puissent avoir un enfant.

— Un enfant ? Dans ce monde de merde ? Mais t'es malade ! Aussi cintré que ton vieux, mon pauvre Nico !

Voilà, c'était dit.

Et pourquoi n'aurait-il pas eu envie de faire un enfant ?

Lui qui, sans doute mieux que quiconque, connaissait le monde extérieur, au-delà des barricades rassurantes qui cernaient l'agglomération. De ce côté-ci les choses n'étaient pas si négatives. La nourriture, certes rationnée, tombait tous les jours, il n'avait plus à s'absenter durant plusieurs jours à la recherche de quelque survivant et participait avec joie aux groupes. Enfin, avec joie sauf lorsque son tour venait de charrier les disparus. Pour le reste, c'était sympa, on rigolait bien parfois.

Le projet « Pierrot », idée visionnaire de son père, avait sauvé la colonie tout en contribuant à faire fondre les réserves de gasoil, certes, mais pour autant le diesel n'est pas comestible. Les amas de vieilles bagnoles s'étaient en quelques années couverts de végétation et, de loin, on ne pouvait plus distinguer si les barrières étaient l'œuvre de la nature ou des hommes.

L'abandon de l'escadron de sauvetage avait signé la fin d'une époque. Celle où son avis comptait. Aujourd'hui les gens le reconnaissent (combien parmi eux en avait-il

sauvé ?), l'appréciaient mais il n'était plus associé aux décisions. Quoique en ait pensé son père il n'avait pas assez de sens politique pour se sentir à l'aise. Lui, c'est l'action qui le motivait, pas tirer des plans sur la comète. Romane, elle, s'en sortait à merveille, par contre.

Chacun à sa place, c'était bien ainsi.

Toutefois, patauger dans le lisier ou courber le dos pour arracher des patates ne figurait pas du tout dans son plan de carrière « *avant* ». Utile, nécessaire, même, mais bon...

À part l'assurance d'une pitance correcte, il n'y avait rien de transcendant à jouer au fermier ou à charrier des poubelles pour fabriquer du compost.

Étant célibataire il partageait un logement minable avec d'autres hommes de son âge qui semblaient désœuvrés à longueur de temps. Aucun d'entre eux ne goûtait au plaisir d'une partie de tarot les longues soirées d'été, quand la lumière pénétrait tard dans le logis. Ces types-là n'étaient tout simplement pas intéressants.

Son rêve aurait été d'avoir un appartement pour couple avec enfant et un simulacre de vie normale, comme « *avant* », la télé et tant d'autres choses en moins.

Allez ! Basta la vie « *d'avant* ». Seul l'avenir comptait, maintenant.

Le tout était de savoir lequel se choisir. Ce dilemme, il l'avait déjà vécu à l'adolescence. Sa mère insistant lourdement pour qu'il s'oriente vers un métier d'avenir, rémunérateur et pérenne. Pas simple avec un chômage en hausse et un pays qui ne produisait plus rien ou si peu, ayant tout axé sur le service. Le secteur des technologies ? Bof, tout le monde s'y engouffrait. Le secteur commercial ? Saturé. Le secteur de la santé ? Trop de contraintes. L'ado, fort de ses idées toutes faites, n'avait en réalité aucune notion « *d'avenir* » et de « *pérennité* », au grand regret de sa mère. Son père, à l'époque, commençait à sombrer doucement dans la quiétude médicamenteuse et semblait indifférent à tout, lui donnait pour seule réponse : « Du moment que tu es heureux et que tu aimes ce que tu fais... ».

Ça aide vachement, tiens !

Aujourd'hui, avec le recul, Nicolas savait que c'était le meilleur conseil qu'il eût jamais reçu. Lorsqu'il partait en mission, qu'il élaborait des stratégies, il aimait ça ET il était heureux. Seulement voilà, ce temps-là aussi était révolu.

De temps en temps le jeune homme étudiait la carte de France où étaient recensées les communautés importantes de survivants. Le document commençait à dater, sans nul doute, mais il avait au moins le mérite d'exister. Le plan « ZONE2 » comportait 527 cercles plus ou moins larges, le plus souvent tracés dans « *la zone de* » la grande ville la plus proche. D'où le nom de la carte : ZONE2. La ZONE2 Poitiers, par exemple, se trouvait matérialisée sur une portion de la D741 par une pastille d'un centimètre de diamètre correspondant à une colonie de 1.000 à 1.500 âmes (à l'époque).

Était-il stupide de penser que dans d'autres lieux la population s'était refusée à la résignation ? S'éloignant du repli sur soi pour s'ouvrir et entretenir des rapports avec les communautés voisines ?

Nicolas pensait que d'anciens ateliers, comme ici, pouvaient avoir été remis en service et produisait des choses qui faisaient cruellement défaut ailleurs. Peut-être même qu'il existait des routes commerciales, sécurisées, permettant ces échanges.

Sous l'impulsion de Le Cornec, voilà déjà six ans, une zone fermée s'étendant de Blagnac à Léguevin fut établie au prix de nombreux efforts et de nombreuses vies. À l'intérieur de ce périmètre sécurisé tout avait été organisé

pour la survie en parfaite autonomie, quitte à renoncer à ce qui ne pouvait être produit sur place. Tout le monde semblait s'en satisfaire.

La communauté comptait un nombre important de soldats de valeur qui seraient sans doute prêts à ouvrir des routes commerciales. Il fallait utiliser les mutations zombies à l'avantage des survivants. Le Docteur Reclou (plus personne ne lui donnait son ancien grade aujourd'hui) avait découvert que les zombies ne supportaient plus la chaleur. Passé 22° ils semblaient dans une sorte de léthargie qui les rendait (presque) inoffensifs. Pourquoi ne pas utiliser cette faille ? Organiser d'une manière ou d'une autre des échanges commerciaux l'été, au plus fort de la saison, là où les risques paraissent moindres ? Pas si stupide que ça, au fond, comme idée.

Fallait-il exposer son idée maintenant ou creuser un peu, quitte à aller voir comment cela se passait ailleurs ?

Gros bénéfice de cette option : Nicolas ne s'emmerderait plus !

Convaincre son père serait sans doute facile. Pour les autres, ce serait plus délicat. Commencer par Romane lui semblait une évidence, mais sa présence au Conseil risquait d'influencer sa réponse. À en croire son père, le

groupe d'élus qui dirigeaient la colonie semblait exclusivement composé de tièdes et de frileux.

Tant pis ! Il tenterait sa chance toute de même.

Romane

Où était passée la jeune femme qu'elle fut autrefois ? Chaque matin cette question revenait lorsqu'elle se coiffait devant son miroir. Voilà bien longtemps que le maquillage et les produits de beauté avaient disparu, mais certains jours, un peu de « *trompe couillon* » n'aurait pas été inutile.

Si encore cette sensation de ne plus se ressembler n'était que physique, passe encore, mais même *là-haut*, dans sa tête, elle sentait bien qu'elle s'éloignait cruellement d'elle-même « *avant* ». Sa douleur à l'épaule la torturait toujours, souvenir permanent du jour où sa vie avait basculé. Si elle n'avait pas rencontré Bertrand et son fils à cette époque, serait-elle encore en vie aujourd'hui ? Était-

ce une chance ou une malédiction d'être en vie *aujourd'hui* ?

Tous les jours, devant sa glace, son esprit s'égarait sur les aspects positifs d'être survivant comparé à n'être plus rien du tout. La jeune femme avait depuis longtemps laissé tomber toute croyance religieuse, tant il lui semblait hautement improbable qu'un Dieu d'Amour et de Paix ait souhaité que Sa Création vive entre des barbelés dans la peur d'une rencontre avec un mort vivant prêt à le bouffer.

Quoi qu'il en soit elle se sentait vivante, certes, mais éteinte. Voilà ! Éteinte, c'était ça le bon mot.

La politique, les réunions, toutes les contraintes imposées par ses fonctions au Conseil pesaient cruellement sur son moral. Elle en venait presque à regretter d'être dispensée de travaux des champs. Presque, car avec son épaule, la torture serait physique et plus uniquement mentale.

La cinquantaine de membres de ce qui se voulait une survivance de la démocratie d'antan avançait en âge. Cela se sentait dans chaque décision à prendre où la peur dominait. La peur de ne pas retrouver son siège et retourner aux corvées, la peur de prendre une décision mettant en péril l'existence du Conseil, la peur de ci, la peur de ça. Bref, des foutus trouillards à bien y regarder.

Préoccupés par « *avant* » ils avaient même réussi à organiser l'isolement de la colonie en prétextant un silence radio de l'extérieur. Le motif, qu'elle avait trouvé acceptable il y a quelques années, était :

« — Que nous apportent les autres colonies ? Rien d'autre que le récit de leurs échecs. Échecs à trouver un remède, échec à faire redémarrer la production d'électricité, en tête de liste, puis l'accumulation de nouvelles plus terribles les unes que les autres se terminant par un chiffre, celui des morts. Et qui a envie d'entendre cela aujourd'hui ? Personne ! Si nous voulons survivre, aller de l'avant, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Nous n'avons pas besoin des autres. D'autant que si la nouvelle de notre succès, de notre réussite à survivre se répand, comment ferons-nous face à l'arrivée massive de hordes de survivants ? Soyons réalistes, nous survivons parce que nos structures sont taillées sur mesure... »

Hubert Garnier, proche collaborateur de Le Cornec, avait pesé son discours au mot près. Anxiogène, noir, pessimiste, relevant chaque détail négatif, la conclusion semblait s'être imposée d'elle-même. Égoïste ? Certainement, mais ici tout n'allait pas si mal. Le projet « Pierrot » inventé par Bertrand fonctionnait bien,

permettant d'assurer les besoins alimentaires basiques et de fournir un travail à chacun.

Une tâche épuisante qui évite de penser, voilà comment Le Cornec avait perçu le côté obscur du plan de Bertrand (Romane ne le sut que plus tard) et s'était empressé de le mettre en œuvre. Le fantôme de ce fumier hanterait encore longtemps la région, c'est à craindre.

Quoi qu'il en soit elle avait voté pour le black-out radio et son explication mensongère.

Tant et tant de choses furent décidées dans ce sens, depuis les débuts de la colonie. L'interdiction de l'alcool, pour des raisons de santé publique, le bannissement du tabac dont tous les stocks furent brûlés, la fermeture des bistrotts, la suppression de la propriété individuelle, tout cela et d'autres pour favoriser la survie dans les meilleures conditions.

Pour le bien-être de chacun, elle s'en était convaincue.

Et puis le temps passait, les mois, les années, qui pouvait dire aujourd'hui comment s'en sortaient les autres ? Il était sans doute trop tard pour faire machine arrière. Quels autres mensonges ignorait-elle ?

Tandis que ses pensées volaient, se télescopiaient, elle continuait à se préparer, piochant au hasard des fringues

dans son petit placard, le temps n'était plus à la séduction mais à l'efficacité. À défaut d'action, au moins elle avait le sentiment de contribuer au mieux-être des survivants.

On se console comme on peut !

Elle n'était jamais parvenue à confier la vérité à Bertrand, de peur de perdre son amitié. Elle était très attachée à cet homme qui semblait ne pas la considérer comme une femme mais comme une grande amie, voire quelqu'un de la famille, une sorte de cousine, une petite sœur. Après tout ce temps, elle s'y résignait.

En soupirant elle termina d'ajuster sa tenue, rectifiant un peu sa coiffure en essuyant la petite larme qui s'échappait de son œil.

Voilà, elle était prête à commencer sa nouvelle journée de réunions. Encore des choix difficiles à faire, des dossiers à étudier, comme ce projet visant à transformer une partie des excédents de ressources alimentaires en biocarburant. Une idée intéressante, basée sur un projet ancien, *d'avant*, consistant à créer un carburant semblable au diesel en mélangeant des huiles avec de l'alcool obtenu par distillation. L'avantage de ce produit permettrait de remettre en service quelques véhicules après de légères modifications. C'était une piste à creuser si, toutefois, la production à grande échelle s'avérait

rentable eût égard à la consommation de matières premières agricoles. Pour ce qu'elle en avait compris, il s'agissait de fabriquer un gros alambic pour l'alcool en distillant du bois (ce dont on ne manquait pas) et un pressoir afin d'extraire de certaines plantes l'huile nécessaire au mélange. Jusqu'alors la colonie consommait l'intégralité de sa production, mais depuis deux ans maintenant elle disposait de stocks que l'on pourrait employer en attendant de cultiver du colza.

Restait à savoir comment le Conseil allait accepter l'idée, entre ceux qui trouvaient dangereux de distiller de grandes quantités d'alcool et d'autres qui voyaient d'un mauvais œil le retour des véhicules à moteur. Les débats risquaient d'être agités. Ce serait une journée comme une autre, à agir pour ne pas penser...

Philippe

Voilà quelques années maintenant qu'il avait posé ses valises ici, mettant fin à une longue errance.

Après avoir découvert le corps d'Anne, Philippe avait repris la route du Café des Sports pour trouver le village sans vie. Enfin, pas totalement puisque nombre de

zombies hantaient les rues. Traversant le village sur sa moto, il fut rassuré de ne pas reconnaître un visage amical, priant pour que ses compagnons d'un jour aient réussi à fuir.

À bout de carburant, il chemina à pied, trouvant çà et là quelque ferme isolée où des survivants l'accueillirent. Il se procura dans un gros village désert une nouvelle bécane, bien moins luxueuse que la précédente mais parfaitement adaptée aux chemins de terre.

Toujours sans but précis, il poursuivit son périple, cherchant à savoir s'il restait beaucoup de survivants, à trouver un endroit où l'épidémie pouvait avoir épargné des vies. Hélas, plus il avançait, plus cet espoir s'amenuisait. Par-ci par-là, des gens se regroupaient, pour faire face ensemble, sans organisation particulière.

Au final cela s'avérait plus dangereux que d'être seul. Entre ceux qui, pris de panique, se jetaient littéralement dans les griffes des morts vivants et les inconscients qui luttèrent jusqu'au bout, vainement.

Philippe restait lucide et ne devait sa survie qu'à de promptes fuites, lucide quand une partie s'avérait perdue d'avance.

Pleutre ? Non.

Il n'était pas motivé par la peur, juste guidé par son instinct de survie. Toujours l'humanité avait fait face surmontant les pires difficultés, il s'agissait simplement de trouver le groupe idéal et de savoir se replier au bon moment.

Alternant voyage pédestre et parcours motorisé, il finit par perdre la notion du temps. Sa montre, cassée lors d'une chute, et son téléphone gisaient en miettes au fond d'un ravin (il avait balancé les deux appareils inutiles dans un accès de frustration et de colère) et les rares survivants se moquaient de savoir si on était à la Noël ou à la Saint-Glinglin. Son errance dura des mois avant de l'amener près de Toulouse où il fut repéré par une équipe dirigée par Nicolas.

Voilà comment il finit par se poser là, intégrant rapidement le groupe de recherches et, grâce aux notes prises lors de son périple, permit de sauver 583 personnes.

Depuis, il trimait aux champs, accomplissant ses corvées pour que la colonie survive. Au moins, ici, il n'avait plus à fuir et il se trouvait assuré de revoir ses nouveaux amis du jour au lendemain sans crainte.

Mais, bon, avec le temps, cela commençait à peser. Cela se sentait au fil des pages de son journal où l'on sentait l'ennui poindre au gré des jours.

Par habitude, il gardait toujours un œil sur tout. Déformation professionnelle oblige. Chaque détail, chaque drame se trouvait consigné scrupuleusement. Ainsi que toutes les questions, posées ouvertement ou non, qui restaient sans réponses. Les hivers rigoureux comme les étés trop chauds qui mettaient en péril les réserves alimentaires. Le manque d'eau comme les pluies en surabondance, compromettantes pour les récoltes. À croire que sa seule crainte était liée à la bouffe. Non ! La production d'énergie électrique (de plus en plus chaotique) occupait aussi une part de ses interrogations. L'hôpital, prioritaire, avait à faire face à une absence de médicaments à laquelle s'ajoutait l'obsolescence du matériel qui, à chaque coupure de courant, s'avérait de plus en plus difficile à redémarrer. Ce qui posait parfois de gros problèmes.

Journaliste avant tout, il posait continuellement des questions, que ce soit aux membres du Conseil où au citoyen lambda, pour alimenter son journal. Il savait, par exemple, que le silence radio fut orchestré sciemment, ou que le taux de radioactivité dépassait les 60 mSv par an, que la natalité était stable et le taux de suicides,

particulièrement élevé dans les années 2012-2015, avait chuté considérablement.

Bref, son journal était un fourre-tout gavé d'infos utiles ou futiles qu'il ne partageait avec personne. Ici, pas de presse, pas de chaîne info.

Et ailleurs ? Combien d'humains avaient survécu ? Dans quelles conditions ? Quelle était la situation dans les autres pays ? Autant d'éléments auxquels il ne pouvait apporter de réponses, sauf à se fier aux rapports officiels établis ici. Impossible de vérifier par soi-même, plus aucune patrouille ne s'aventurait vers l'extérieur des murs.

Chapitre II

Il était aux environs de 17h00 lorsque s'acheva la réunion du Conseil. Bertrand, Nicolas et Philippe attendaient dehors en discutant de tout et de rien. La météo subissait encore les effets néfastes du réchauffement climatique issus de la cupidité des hommes. La température, bien que plus fraîche en ce début novembre, restait très agréable. Comme le repas ne serait pas distribué avant 19h30, il semblait logique de profiter de chaque instant.

D'autres curieux se pressaient devant les portes de l'ancien amphithéâtre transformé en Maison du Peuple, pour entendre le compte rendu des travaux. Le papier étant devenu un produit rare, aller écouter le Secrétaire dès la fin de la réunion était le seul moyen d'obtenir des informations sur la politique locale.

Nicolas espérait, pour sa part, réussir à attirer l'attention de Romane pour lui faire part de son projet pour lequel son père et Philippe se montraient très intéressés. Les idées qu'il avait déjà développées devant eux semblaient avoir remporté les suffrages.

Pour autant, Romane y serait-elle sensible ? Les trois hommes en doutaient. Depuis qu'elle avait rejoint le Conseil elle semblait souvent triste, sans que l'on puisse déterminer si cela était lié à ses activités ou à un malaise plus profond.

Le porte-parole arriva à cet instant en haut des marches, où se trouvait son pupitre, pour donner à ceux qui s'intéressaient encore un peu à la vie de la communauté, le compte rendu des débats.

Bertrand regarda autour de lui. Seulement une cinquantaine de personnes avait fait le déplacement. Autant dire rien. Comme autrefois, des hommes et des femmes prenaient les décisions pour le plus grand nombre, imposaient leurs visions. Pas d'autre choix que d'appliquer à la lettre, de se plier aux règles, fussent-elles stupides et contre-productives. D'un autre côté, combien de membres du conseil avaient fait profession « *d'élu* » et pouvaient faire remonter leur « *engagement* » avant 2012 ? En gros, près de 99 % car on comptait au moins

six anciens ministres ou secrétaires d'États (de Sarkozy *ET* de Hollande), une grosse vingtaine de députés de tous bords et autant d'élus locaux. Les quelques clampins restants, soit cinq ou six, venaient, comme Romane, de la « *société civile* ». Leur mandat renouvelé en 2017 pour tenir un calendrier aujourd'hui obsolète datant du règne de *Hollande le Bref* (comme l'avait caricaturé un dessinateur de Charlie Hebdo quelque temps avant l'effondrement de la civilisation).

Tout cela expliquait cette faible affluence : « *On* » ne venait plus car « *on* » ne lui demandait pas son avis...

Finalement, sur ce point-là, les choses n'avaient pas changé. A priori, seul l'enrichissement personnel pouvait être écarté des motivations.

Philippe demanda :

— Ça va, Bertrand, vous avez l'air absent ?

— Euh, oui, ça va. Juste que je me laisse distraire par mes pensées. Qu'est-ce qui motive la plupart des gens du Conseil ?

— Comment cela ?

— Et bien, autrefois, certains se lançaient en politique pour défendre une idéologie, mais aujourd'hui ?

— C'est vrai, que là, en termes de convictions il ne reste plus grand-chose. Seuls les anciens communistes seraient ravis de la société idéale que nous formons ici.

— Bon, mais au-delà des idéaux, si ce n'est pas cela, c'est quoi ? Ne pas faire les corvées ? L'électricité à domicile ? Un domicile privé ? Est-ce que ça suffit comme motivation ?

— Vous ne croyez pas qu'ils font cela pour l'intérêt commun ?

— Non, j'ai des doutes. Peut-être anciens, vieux réflexe d'avant, mais, voilà quoi...

— Oui, il est clair qu'ils ont une existence plus confortable, quelques passe-droits non négligeables, mais ils arrivent tout de même à gérer la communauté sans heurts.

— Oui, oui, mais enlevez les militaires, supprimez les patrouilles. Il reste quoi de cette belle unité solidaire ?

— Vous... Vous pensez que seul la peur fait tenir le système ?

— Et pourquoi pas ?

— Je ne vous suis pas, Bertrand...

- Vous étiez journaliste, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Bon. Vous avez vu comment tout ce foutoir a été géré.
- De très près, oui.
- Nos Français prêts à descendre dans la rue pour ou contre le mariage gay auraient abandonné du jour au lendemain toute intention militante pour se laisser enfermer dans une prison à ciel ouvert pour y planter des carottes ?
- Euh...
- Êtes-vous déjà sortis du périmètre de la colonie ?
- Non.
- Avez-vous essayé ?
- Euh, non, mais dehors c'est...
- Dehors c'est comment si vous n'y avez pas mis les pieds depuis, combien trois, cinq ans ?
- Ben...
- Je sais, je suis un vieux grincheux malade et parano. J'utilise tout mon temps à penser. Peut-être que je le fais mal, mais qui peut m'assurer que dehors c'est la mort ?

Qui peut me prouver que les zombies sont toujours à nos portes ? Où sont passés les idéalistes, les contestataires des premiers temps ? Lorsque mon fils et moi sommes arrivés ici, avant que je ne propose le projet Pierrot la colonie vivait sur les réserves et les stocks encore nombreux. Pourtant certains agitaient déjà la sonnette d'alarme sur la prochaine pénurie alimentaire, la fin du pétrole et de l'électricité. Ils sont passés où ces gens ? Où est le Français râleur qui va pester contre l'obligation de travailler aux champs ? Où est l'opposition aux décisions du Conseil ?

— Nulle part, il n'y a aucune opposition.

— Ah ? Les événements d'il y a sept ans auraient gommé des siècles de ronchonnement français ?

— Euh... Pas totalement, la preuve, nous sommes ici à discuter d'un sujet, disons, sensible. Moi-même j'ai noté des trucs pas nets ici ou là, mais... Vous êtes certains que l'on ne peut pas sortir ?

— Essayez, faites le tour de la frontière. J'ai mis plusieurs semaines à mon rythme, vous devriez y arriver plus rapidement. En vélo, même, vous êtes jeune. Essayez et dites-moi.

— OK, je vais le faire. C'est incroyable que je ne m'en sois pas rendu compte, si c'est vrai.

— Non, pas incroyable du tout. C'est le fruit d'un travail réfléchi, basé sur la peur.

— Euh, p'pa, tu crois que dehors tout est redevenu normal ?

— J'en sais rien, Nicolas, mais si c'est le cas, pourquoi on te laissera monter ton projet d'échange ?

— Mais quel intérêt de...

— Bonsoir mes amis, dit joyeusement Romane que personne n'avait remarquée.

— Oh, bonsoir Romane, répondirent les trois hommes en chœur.

— Ça va ? Vous avez l'air soucieux.

— Non, non, dit Philippe, on papote...

— On refait le monde, ajouta Bertrand.

— Ouep, dit Nicolas. Et toi ? Le bio diesel, alors ?

— Ben le Conseil Restreint doit revoir le dossier, ils vont convoquer les différents acteurs du projet, clarifier des

points qui semblent nébuleux et on reparlera de ça une autre fois.

— Bon, donc, rien de nouveau sous le soleil, quoi, répondit Bertrand.

— On peut dire ça, dit Romane. C'est épuisant ses réunions. J'aimerais tant me boire un truc pour me détendre.

— Ah ! Mais ça, c'est tout le monde ! Hélas, c'est fini ! Déclara Philippe.

— Bon, je vais rentrer, je commence à traîner depuis un petit moment et la douleur s'installe. Philippe, dit Bertrand, viens me voir à l'occasion pour des idées de promenades dont je t'ai parlé !

— Avec plaisir, Bertrand, je vais m'y mettre avec plaisir.

— Oh ! Promenade ? Où ça ? Demanda Romane.

— C'est juste que je m'encroûte un peu, Bertrand m'a indiqué des coins où il va pour sa rééducation, ça me fera du bien.

— Ah, OK.

Ils saluèrent Bertrand qui parti clopin-clopant vers la cantine affinée récupérer sa ration qu'il consommerait chez lui.

Nicolas demanda à Romane :

— Dis-moi, est-ce que je pourrais te parler d'un truc ?

— Là, ce soir ?

— Oui, si t'as le temps.

— Oui, pas de soucis, si tu veux on passe récupérer nos repas et on mange à la maison, ça te dis Philippe ?

— Avec plaisir. Nicolas m'a déjà parlé de son projet et j'aimerais connaître ton avis si tu permets que je m'incruste, bien sûr.

— Alors faisons cela ! Dit Romane enjouée à l'idée de ne pas souper seule chez elle ce soir.

Bertrand se présenta à la cantine, juste à temps pour la fin du service réservé aux malades et gens âgés. Quelques éclopés faisaient la queue devant le présentoir en inox presque vide qui serait bientôt réapprovisionné pour les travailleurs valides.

Menu du soir : Salade verte, carottes et poulet, en dessert une pomme.

Bon, avec ça au moins personne ne risquait le surpoids ! Pour les valides, les quantités se trouvaient un peu augmentées et un quignon de pain local (genre carton) complétait la ration. La France, pays de la gastronomie, n'était décidément plus que l'ombre d'elle-même.

Il en était même à regretter la bouffe industrielle qu'on lui servait lors de ses séjours à l'hôpital autrefois.

Sur ces considérations, Bertrand s'en retourna chez lui avec son panier alimentaire qu'il devrait retourner le lendemain matin en allant à la rééducation.

Tout était fourni par la cantine, couverts et assiette, verre et pitance. Pour économiser l'eau potable, la vaisselle déposée souillée le matin était lavée sur place en grande quantité pour être aussitôt remise dans le circuit.

Pragmatique. Encore.

Bon Dieu que sa jambe lui tirait ce soir. L'impression d'avoir la semelle brûlante d'un fer à repasser posée au bas du dos ainsi qu'un tison chauffé au rouge dans la longueur de la cuisse. Il s'en voulait d'avoir traîné autant. La nuit s'annonçait terrible.

Romane, Nicolas et Philippe prirent possession de leur panier une heure après Bertrand. Aucun des trois

particulièrement enjoué à l'idée d'ingérer la même chose que la veille, il faut bien le dire.

Le repas achevé rapidement, le jeune homme exposa ses idées.

—... avec l'hiver qui arrive, il est évident que nous ne pourrions pas commencer avant l'an prochain. Mais cela nous laisse six bons mois pour bien préparer notre coup. T'en pense quoi ?

— C'est une très bonne piste. Si cela pouvait effectivement améliorer notre quotidien, qui s'en plaindrait ? Mais je ne suis pas convaincue que le Conseil laissera des colons s'exposer au dehors.

— Mais, intervint Philippe, si c'est sur la base du volontariat ?

— Même ! Ils vont rétorquer que risquer des vies humaines, même volontaires, pour un hypothétique résultat n'est pas envisageable. Que cela aura un coût, si nous devons échanger des produits, on devra se séparer de choses dont on pourrait avoir besoin...

— Ah oui ! T'es bien conditionnée quand même, déclara Nicolas.

— Comment ça ?

— Ben tu m’alignes un tas d’objections sans même envisager la réussite du truc. T’as déjà le sentiment que l’on va foirer...

— Non, non, c’est juste que...

— Quand même un peu, dit Philippe, je n’ai pas perçu non plus d’enthousiasme de ta part.

Romane se tut. Objectivement, ils avaient raison. Ce projet lui semblait dangereux. Pour les volontaires, qui sait ce qu’ils pouvaient rencontrer dehors ? Pour la communauté, ensuite. Si on ouvrait des routes commerciales, pourquoi ne pas quitter la zone pour s’en aller ailleurs ? Si c’était mieux, qui souhaiterait rester ici ? Ce plan subversif ne serait jamais approuvé. Clair et net. Son rôle ici, du moins tel qu’elle s’en était convaincue, consistait à aider les gens à survivre dans le but de reconstruire une civilisation, loin de la barbarie et la violence. Du travail, de la nourriture, la sécurité, voilà les bases de son engagement.

— Mais, bon sang, on a tout, ici ! S’emporta-t-elle. Un toit, de quoi manger, bien sûr c’est pas Byzance, mais bon. On est en sécurité, tout est basé sur la solidarité et voilà, quoi ! On a besoin de quoi de plus ?

— T'énerve pas, Romane, dit Nicolas. Oui, on a la base, mais ne peut-on pas souhaiter avoir un petit peu plus ? Je sais pas, des conneries comme du sel, de l'huile d'olive, du vin, même, pourquoi pas ?

— Oui, renchérit Philippe, du charbon pour l'hiver, des couvertures de laine, enfin, des trucs dans ce genre, pas des machins superflus. Plus ça va plus nos vêtements s'usent, on fera quoi lorsque les stocks seront vides ? On se baladera à poil ? Y'a forcément quelque part un métier à tisser qui fonctionne. À l'ancienne comme avant la révolution industrielle. C'est ça qu'on recherche.

— D'accord, répondit-elle, admettons que vous sortiez d'ici, ils vont vous demander quoi les autres ? Du pognon ? Des vivres ?

— Ben on n'en sait rien puisqu'on ne connaît pas leurs besoins, dit Nicolas. L'idée c'est justement d'aller voir...

— Pourquoi "si vous sortiez d'ici", Romane ? Demanda Philippe.

— Hein ?

— Tu as dit "admettons que vous sortiez d'ici". Nous ne sommes pas libres de sortir ?

— Ben, si, je suppose que oui. C'est...

— C'est juste que ce vieux Bertrand a raison : il n'y a aucune sortie, c'est ça ?

— Au départ tout était pensé pour un accès aérien. Mais...

— Plus de kérosène plus de sortie, c'est ça ? Demanda Nicolas.

— Ben oui, répondit Romane... Et le Conseil n'a jamais souhaité modifier les contours de notre refuge communautaire. Personne ne venait plus, il n'y avait aucune raison de vouloir en sortir.

— On est coincés ici comme des rats ?

— Oui, Nicolas. Pour le bien de tous.

— Mais, Romane, comment tu peux cautionner ça ? Enfin, avec tout ce qu'on a traversé, je...

— Mais justement, Nicolas, dit elle se levant d'un bond, justement. Avec *TOUT* ce qu'on a vécu. À manquer de pansements, de nourriture, les salauds qui voulaient nous voler, les meurtres, les viols... *TOUT* ça, Nicolas, je n'en peux plus, je n'en veux plus. Ici on est en sécurité, de nous-mêmes et des saloperies de zombies. Voilà, moi, ce que je vois ici. Pas ce dont on manque, mais ce qu'on y trouve. Et il n'est pas question une seconde que ça change.

— Whaou ! S'exclama Philippe, au moins c'est clair. Si tout le monde pense comme toi, il est inutile de présenter quoique ce soit de novateur au Conseil.

— Ah bah oui, dit Nicolas, là c'est direct « non ». Bon, bah voilà. J'avais pas vu les choses sous cet angle, mais à moi de trouver de meilleurs arguments.

Les deux hommes prirent congé de leur hôtesse peu après, une fois certain que la peur panique de Romane soit passée.

— Nico, je suis terrifié à l'idée que ton père ai constaté que nous étions prisonniers ici et que moi je n'ai rien remarqué.

— Ben oui, y'a aucune sortie, mais je ne considérerai pas cela comme une « prison », c'était... Normal... Vu la réaction de Romane, c'est pas *normal* c'est quasiment de la parano.

— Oui, grave... Je vais me remettre au vélo et faire le tour dès demain, j'espère que ton père a raté un truc.

— Tel que je le connais ça m'étonnerai. Il a l'air de rien, comme ça, mais il carbure là-haut.

Nicolas étant arrivé devant son logement, les deux hommes se saluèrent, se souhaitant bonne nuit et

espérant se revoir dès le lendemain lors de la distribution du soir.

Au petit matin Bertrand se réveilla. Le soleil se levait à peine mais la douleur l'empêchait déjà depuis un bon moment à dormir. Farfouillant dans son placard il se rendit compte qu'il n'avait plus aucun produit pour le soulager.

Il se rendrait chez le vieux Christophe, l'herboriste déjà âgé, qui avait été contraint de fermer boutique en 2012, refusant d'appliquer une stupide décision Européenne visant à réglementer la profession en obligeant à soumettre les produits à base de plantes à une coûteuse autorisation de mise sur le marché.

Bertrand savait déjà que le vieillard ne manquerait pas de déverser sa bile sur cette Europe si détestée. Équipé d'un dentier branlant le vieux ne coupa, en effet, pas à son habitude :

— Et tous ses cons en costards qui voulaient nous interdire de bosser, on ferait quoi aujourd'hui où qu'y a p'us de labos pour fabriquer leurs saloperies chimiques ?

Bertrand hocha les épaules, sachant que le vieux bonhomme n'en avait pas fini :

— I’z’y connaissent rien et veulent nous imposer des substances qui viennent d’usines en Chine et résultat, les gens y’z’étaient allergiques, i’tombaient malades et tout ça à cause des saloperies à base d’pétrole et tout ça. Bref, sont morts, maint’nant et moi j’suis là ! Alors y voulait quoi l’messieur ?

— Euh, ben pour les douleurs lombaires, en ce moment c’est moche moche...

— Y’va prendre du cassis et de l’Harpagophytum. C’est anti-inflammatoire ça devrait faire bien. J’vous met d’la prêle aussi. Y doit m’rester d’arnica des montagnes, comme vous v’nez souvent je vous en donne un peu.

— Il vous manque des produits ?

— Ben y’en a, heureusement, que je cultive moi-même mais pas tout. Les plantes de montagnes, c’est pas ici qu’on en trouve, hein ? J’ai p’u la force d’sortir loin maint’nant. Autrefois j’avais un ami herbo qui m’en envoyait, mais bon... Faut qu’je voye avec mes élèves si dès fois y pourraient pas m’en trouver.

— Vos élèves ont quel âge ?

— Oh ben la moyenne c’est trente piges. Faut être rigoureux dans c’métier. C’est pas pour les gosses, pi faut jardiner un peu...

— Ah, ok. La relève est assurée, donc.

— Que oui Y savent pas tout mais y'a déjà d'quoi guérir que'que trucs.

Bertrand remercia le vieillard et s'en retourna chez lui afin de commencer son traitement, regrettant de ne pouvoir pratiquer le jardinage. Il aurait bien suivi les cours d'herboristerie du vieil homme. Mais bon, ce n'était pas envisageable, tant pis.

Une fois ses soins administrés, il prit le chemin du centre médical pour son heure de rééducation. Si ses calculs étaient justes, il y aurait aujourd'hui une foule d'étudiants en formation pratique. Ça risquait de bien rigoler, tant mieux. D'autant qu'avec ses douleurs il ne pourrait pas faire grand-chose, sans doute que le praticien se contenterai de repositionner les trucs et hop.

Il venait juste de déposer le panier-repas de la veille à la cantine lorsque Romane arriva vers lui.

— Bonjour Bertrand, je peux vous parler un instant ?

Le ton de la jeune femme, il savait très bien qu'elle aussi avait vieilli mais il la voyait toujours comme sept ans auparavant, ne laissait aucune place au refus. Inquiétant.

— Bonjour Romane, bien sûr j'allais au k...

— Qu’avez-vous en tête ? Vous espérez traîner votre fils dans quelle folie, encore ?

— Pardon ?

— Vous voyez très bien ce que je veux dire Ces histoires de commerce avec d’autres survivants et tout ça

— Ça ? Non, je n’y suis pour rien, Nico a eu l’idée tout seul. Il est comme beaucoup ici : il s’emmerde

— Comment ça ? Et les travaux communs ne suffisent pas à l’occuper ?

— Si, si mais... Disons que c’est tout de même très monotone. Creuser, désherber, planter, on récolte et on recommence, à son âge, c’est chiant. Même au mien, d’ailleurs, vu le travail que ça donne et le goût que ça à après être passé ici. Dit-il en montrant la cantine du quartier.

— OK, je conçois que tout le monde n’ait pas l’âme paysanne, mais il pourrait faire autre chose...

— Après avoir volé en hélicoptère et risqué sa vie pour en sauver d’autres ? Il irait sagement devant un atelier de mécanique, enfermé toute la journée ? Allons, Romane

— Je ne comprends pas. Pas ce que vous dites, non, ça, j’imagine bien, mais les gens ne voient-ils plus l’avantage d’être en sécurité ici et d’œuvrer pour le bien de tous ?

— Si, pour la plupart. Mais beaucoup s’emmerdent.

— Parce qu’ils se sentent enfermés ?

— Prisonniers. Le mot est prisonnier.

— Mais là, dehors, la menace rôde toujours, elle...

— Qu’en savez-vous ?

— Ben, je... Les rapports du conseil, les observations des soldats placés le long de la frontière, tout ça...

— Et qu’avez-vous constaté *par vous-même* ?

— Euh... Ben rien je fais confiance au Conseil...

— Si ça vous suffit... Il n’empêche que lors de mes tours de la zone, qui m’ont demandé plusieurs semaines, reprenant à un point visité des jours avant, le temps de trouver une carriole pour me déposer. Bref, des jours d’observation de toute la frontière, m’ont montré deux choses. La première c’est qu’aucune sortie n’existe. Tout a été construit pour nous garder à l’intérieur. Comme un zoo. La seconde est que je n’ai aperçu aucun zombie,

jamais, et que les trois quatre gardes m'ont confirmé que c'était comme ça depuis des mois.

— Un coup de chance ?

— Non Car eux-mêmes disent que "des collègues" ont moins de chance.

— Ah Vous voyez

— Me croirez-vous si je vous dis que tout au long de la frontière la réponse est la même ?

— Comment ça ?

— Ben juste ça. Ici c'est tranquille mais dix kilomètres plus loin mon pauvre monsieur c'est pas pareil. Et c'est comme ça toutes les dix bornes. Une fois le tour fini, vous ne pouvez que constater que tout est totalement bidon. Sauf notre isolement à l'intérieur, bien palpable celui-là.

— Mais...

— Vous me faites toujours confiance, Romane ?

— Oui, je vous dois beaucoup, je n'ai pas oublié.

— Alors ne dites rien de tout cela à personne en dehors de moi, Nico ou Philipe. Pas un mot. D'accord ?

— Euh, oui, mais...

—Je cherche encore quelques réponses, Philippe sera en mesure de me les apporter, pour l'instant silence radio.

— OK, comptez sur moi.

La jeune femme, "*jeune*" décidément les habitudes ont la vie dure, s'éloignait sous le regard de Bertrand, perplexe quant à l'attitude de son amie. Pourrait-elle ne rien faire vis-à-vis du Conseil ? En théorie oui, mais...

Oh ! Il allait devoir se presser s'il voulait se faire tripatouiller par un Kiné, les places allongées étaient chères.

Comme il l'avait escompté, la séance se déroula dans une ambiance rigolarde, les kinésithérapeutes ayant à cœur de transmettre leur savoir dans la bonne humeur.

Il leur avait fallu repenser totalement l'enseignement du métier, comme presque partout, pour permettre de remédier aux conséquences de l'épidémie zombie. Moins de théorie, plus de pratique, les fondamentaux anatomiques, les gestes, répétés et répétés encore. Il s'agissait de savoir faire face aux entorses, suites de fractures, problèmes liés à l'âge, cas les plus fréquents sur la région.

Quittant cette ambiance joyeuse à regret, il se dirigea comme à son habitude vers le fleuve. Là où, la toute

première fois il s'était senti en sécurité après tant de mois de fuites et de drames. Tant de pensées, encore, allaient tourner dans sa tête avant que ne sonne l'heure de récupérer le repas de midi.

Chapitre III

Hubert Garnier, Président du Conseil, chef incontesté d'une colonie forte de 28 943 Français, cinquante-deux ans, célibataire, étudiait les rapports de la mi-journée. Il aimait cela, les rapports, c'était son truc, sa marotte, son passe-temps. Autrefois employé par la Direction Centrale du Renseignement Intérieur, ce fonctionnaire modèle s'était retrouvé sous la férule de Le Cornec qui lui avait appris toutes les ficelles de la politique, toutes les ruses et bassesses, viatique obligé de tout homme ambitieux. Pour le reste, trucage des données sur la sécurité physique ou numérique, manipulation des chiffres il n'était l'élève de personne. Tout naturellement, suite au décès tragique de son mentor, il s'installa dans le fauteuil.

Bien sûr, ici, pas question d'influencer tel ou tel ministre du bien-fondé d'un nouveau contrat avec tel ou tel pays

mafieux ou telle entreprise pour lui accorder une faveur Nationale. Époque révolue.

Plus de pots-de-vin, plus de commissions occultes, fini. Restait une petite vie confortable, une jolie maison chauffée, des jeunes filles désireuses de travailler ailleurs qu'aux champs ou à la laverie venant quémander une faveur, des grands crus classés et une nourriture élaborée par un véritable Chef. Par les temps qui couraient, qui s'en serait plaint ? De plus, au cas où les affaires reprennent, il disposait d'un confortable trésor de guerre en or et bijoux.

Les pantins frileux du conseil lui mangeaient dans la main, surtout les anciens élus dont il connaissait les curieuses marottes et fantaisies qui s'étendaient sur une large gamme de perversité.

Le plus compliqué était de gérer les béotiens, les gugusses issus de la "Société Civile", peut être la seule erreur de Le Cornec. Ces hommes et femmes, heureusement minoritaires, qui n'entendaient rien en politique, dont il fallait surveiller chaque geste pour prévenir un réveil de conscience, ceux-là n'avaient pas leur place dans un système si finement ciselé.

Pourtant il fallait faire avec.

Les rapports concernant ces élus populaires se trouvaient rangés dans un dossier bleu. Hubert constata tout de suite qu'il était plus fourni qu'à l'accoutumée.

Romane... Tiens ? Elle semblait bien endormie celle-ci depuis quatre ou cinq ans. Le vieux Bertrand avait cessé d'avoir de l'influence en se retirant. Quel con naïf ! Il aurait pris le pouvoir avec un peu d'ambition mais au lieu de cela, il avait poussé son fils et ses anciens compagnons de route choisissant de se mettre à l'écart. Gros naze !

Mais son nom apparaissait là, sur le papier.

Avec ?

Un ancien reporter et le fils du vieux con, une fine équipe de fouteurs de merde en perspective qui reprenait du service ? Hubert se souvenait très bien de la réaction de son ancien patron lorsque Bertrand avait proposé le projet « Pierrot », sans parler de Lourdes, le vieux est capable de tout, l'air de rien. Raison pour laquelle il était surveillé constamment.

Alors, que dit ce rapport : la veille en fin d'après-midi il est sur le perron du Conseil avec son fils et le journaliste. La configuration ne permet pas une écoute sans exposition.

Voilà qui énervait Garnier ! Qui était l'incapable chargé de la surveillance hier ? Kevin Reynaud. Un jeunot, sans doute, qui serait très bientôt affecté aux abattoirs. Un métier manuel, voilà quel serait son nouvel avenir.

Quoi d'autre ? Ce matin même Bertrand avait discuté avec Romane, visiblement une discussion animée, là encore, impossible de trouver un endroit satisfaisant aux abords du restaurant.

Restaurant ? Mon Dieu mais d'où sortait ce Kevin ? Quelle personne sensée nommerait « restaurant » la cantine du quartier « Airbus » ? Plus que les abattoirs, une carrière dans la restauration collective imaginée par Le Cornec, finalement, serait plus instructive pour ce jeune imbécile.

Hubert pressa rageusement le bouton d'interphone placé sur son bureau :

— Yolande, convoquez-moi Gildion, tout de suite.

Cette affaire méritait un traitement particulier, auquel il comptait bien apporter une conclusion heureuse. En attendant la venue de son Préfet de Police, Garnier poursuivit la lecture des autres rapports.

Il n'en avait pas encore achevé la moitié que son officier était là.

— J'ai un souci, Gildion, un problème de sécurité. Quel est ce guignol que vous m'avez affecté à la surveillance du sieur Bertrand ? Dit-il en lançant le dossier bleu.

— Oh, c'est Kevin, c'est le petit ami de ma fille.

— Ah oui ? Et en quoi il a les compétences pour faire un bon flic ?

— Ben, il est jeune, la surveillance d'un infirme, c'est pas le plus dur...

— Pas avec ce type-là ! Il a l'air de faire les choses comme si le destin le poussait, mais je n'y crois pas ! Il manipule, calcule, anticipe.

Il jeta rageusement le dossier bleu à son préfet :

— Regardez comment il a organisé ses rendez-vous... Parvis du Conseil et devant la Cantine... Place dégagée, vue optimisée, tout était sous contrôle ! Votre Kévin n'a pas l'expérience. Je lui vois une carrière dans l'alimentaire. Vous allez me mettre un mec solide là-dessus. Vous allez me suivre aussi les trois autres. Le journaliste, Romane et le fiston. Un 24/24 à l'ancienne avec un max de détails.

— OK, mais...

— Pas de mais ! Vous m’y collez du briscard, du poilu, du compétent, pas des puceaux de la dernière averse. Des mecs rompus à la veulerie, des anciens du 22 ou de la D.C.R.I.

— Bien, Président. Toutefois je vais devoir réaménager l’équipe. Nous avons toujours une situation sur Pibrac. Le nouveau maire continue à déclarer que vous êtes responsable des coupures d’eau et d’électricité. À Larmont ce sont les ouvriers agricoles qui protestent contre l’interdiction de prélever. Ils trouvent que les récoltes permettent plus que jamais une récupération à leur profit. A...

— Oh je sais tout ça ! J’ai lu les rapports ! Vous n’avez qu’à faire courir le bruit qu’ils font ça pour le marché noir, je ne sais pas. Soyez inventif ! Et pour l’autre cas, faites monter une association d’opposants, manipulez, merde c’est votre job !

— Mais je vous le dis : je n’ai pas assez de moyens. Avant on balançait une info à un journaliste et ça filait tout seul. Le nuage de Tchernobyl évitait miraculeusement la France, le médicament générique était aussi bon que l’original et moins cher, bref... Là je n’ai plus qu’une poignée de gars et le bouche-à-oreille pour distiller l’info.

Remettez en route la presse, comme je vous le demande depuis deux ans !

— Vous me le demandez, oui, mais avez-vous des journalistes dans la poche ? Parce que sinon, on court à la cata ! Imaginez Élise Lucet et la merde que ça serait. Trouvez-moi les gus et on en reparle.

— OK.

— En attendant faites votre boulot : donnez-moi des informations !

Gildion s'en fut peu après. Mécontent, comme souvent, du manque de réalisme de Garnier.

Travailler avec Le Cornec avait été plus simple. Éliminer les candidats, faire courir des bruits, la colonie, très concentrée à l'époque s'y prêtait bien. Facile de pousser un ancien ministre dans un groupe de zombies, de loger malencontreusement une balle perdue sur un ancien sportif populaire qui ouvrait un peu trop sa gueule. Sans parler d'acheter des voix en utilisant le chantage et la peur. Le problème d'aujourd'hui se situait là : le manque de peur. On ne voyait plus de zombies, on s'efforçait de les oublier, pas bon du tout. En plus, les nouveaux élus sortaient d'on ne sait où, ils n'avaient pas de dossier, on

ne connaissait rien à leurs perversions, leurs faiblesses. Tout était à apprendre.

La petite mécanique bien huilée d'avant, les écoutes, les filatures, les indicis, tout cela s'était achevé avec l'épidémie, retour à la case Vidocq pour les services de police et le renseignement. Les gars de métier, ceux qui ne s'étaient abandonnés dans la paresse informatique, se faisaient rares ici.

Au départ on ne comptait qu'une petite équipe d'anciens, venus de Paris avec Le Cornec, issus de la police et de la DCRI, amputée elle-même par l'épidémie. À ce jour, six bonshommes pouvaient se montrer à la hauteur et trois nouveaux s'avéraient prometteurs sur l'ensemble des citoyens de Blagnac. Pas terrible, il fallait en convenir. Le renseignement n'est pas un métier banal, cela demande de la discrétion, du doigté, de la subtilité.

Les jeunes, aujourd'hui, ils veulent un flingue pour dézinguer un hypothétique zombie, se sentir eux-mêmes en sécurité avant-tout. L'idée de rédiger un rapport les effraie, ne sachant pas écrire ou si peu, ils s'avèrent perdus sans leur précieux ordinateur qui met tous les mots en rouge.

Bref, le métier allait disparaître de lui-même, aussi sûrement que celui de vendeur de téléphone portable.

Pour mener de front l'ensemble des demandes de Garnier il faudrait faire des choix. Le vieux Bertrand étant visiblement la priorité du moment, il passait en numéro un. Néanmoins, selon son dossier, il était invalide et menait une vie réglée comme du papier à musique. Un jeune type plein d'avenir ferait l'affaire. Mieux valait placer un ancien sur les deux autres, plus jeunes, plus imprévisibles. Lui-même se chargerait de Romane. Dès demain matin toutes les réaffectations seraient effectives. Avec ou sans journaux le cas de l'élu de Pibrac serait traité de façon rapide, sale, mais rapide. Les bonnes vieilles méthodes sont celles qui marchent le mieux. Il aurait un gars de libre et il s'avérait probable que le problème de Mormont soit lui aussi réglé dans la foulée. Il savait exactement comment faire ! C'était son métier !

Il consulta sa montre : 16h00. Juste bien pour organiser les choses.

Chapitre VI

Bertrand avait passé une bonne nuit. Faut croire que les plantes du vieil herboriste s'avéraient efficaces. Il se prépara ses remèdes, dans le doute, avant de se rendre au kiné.

La guibole un peu raide tout de même, le cou un tantinet coincé, le bras un peu ballant, mais pas de grosse douleur, que pouvait-on demander de mieux sous le soleil ?

Il posait son panier lorsqu'il aperçut Julien.

— Oh ! Salut, Julien, ça fait un sacré bail !

— Eh ! Salut Bertrand, vous allez bien ?

— Ben, ça va. Si je ne cours pas, ça va ! Et toi tu deviens quoi ?

— Oh, ben je fais comme tout le monde depuis que notre unité de recherches a été dissoute : autre chose. J'me fais chier, en fait. Depuis que c'est plus avec Nico que j'bosse, c'est pas pareil. Le mec est... plus... moins... enfin, c'est un vieux, quoi, et il a toujours des trucs à te reprocher sur ton écriture, tes fringues et tout ça.

— Un gars de l'ancienne école ?

— Ouais ! Du moyen âge, même ! Mais bon, voilà quoi. Tu vas chez le kiné ?

— Oui, euh, oui...

— Bien, alors go, je viens avec toi.

— Ah tu es blessé ?

— Non, faut que j'te cause d'un truc rapport à mon nouveau boulot. Soit c'est un bâton merdeux soit c'est un piège à cons. C'est comme les problèmes de territoires des dealers de Melun avant, tu vois ?

— Pas clairement, mais tu vas m'expliquer...

Et les deux hommes se mirent en route, le plus jeune ne souhaitant pas décrocher un mot tant qu'ils risquaient de croiser quelqu'un. Connaissant l'attitude un peu « *atypique* » de son protégé, Bertrand ne s'en offusqua pas le moins du monde.

La salle de sport se situait au rez-de-chaussée de ce qui fut un vaste espace géré autrefois par Airbus. Un joli bâtiment autrefois moderne, de belle taille, qui accueillait aujourd'hui un ensemble de professions médicales et paramédicales ainsi que les salles de cours pour éduquer les nouvelles générations. Il y régnait une ambiance joyeuse qui contrastait avec le visage grave de Julien.

Bertrand voyait le jeune homme marcher en retrait (ce qui s'avérait être un exploit au vu de sa propre lenteur), jetait en tous sens des coups d'œil furtifs, bref, se comportait de façon étrange, même pour lui. Quel âge pouvait-il avoir maintenant ? Vingt et un ? Vingt-deux ans ? Peut-être plus, qui sait ? Enfin bon, ce gamin resterait un mystère.

Apercevant le jeune homme très en retrait, Bertrand décida de l'ignorer et se comporta comme à son habitude. Un salut aimable aux jeunes kinés femmes, un petit sourire qui se voulait charmeur, un mot gentil (il ne savait pas trop pourquoi il se comportait ainsi, c'était con, mais peut-être restait-il au fond de lui un petit quelque chose d'adolescent). Une tournée de poignées de mains aux hommes et patients puis un franc bonjour à son Kiné à lui.

Julien restait invisible. Quelle mouche avait donc piqué le jeune homme ?

Bertrand n'obtint sa réponse que plus tard, lorsqu'il se trouvait au bord du fleuve bien après sa séance. Perdu dans ses pensées, il sursauta presque à son approche.

— Ah ! Te revoilà !

— Y'avait trop de monde là-bas. Ici c'est plus tranquille.

— C'est pour cela que j'aime bien y venir me reposer. Alors, dis-moi, qu'est-ce que tu me veux ?

— Ben c'est un peu compliqué. Après que l'unité de ton fils soit dissoute, j'ai été contacté par un type, Gildion, un ancien flic de Paris qu'était arrivé avec Le Cornec. Il m'a proposé de suivre un entraînement dans la sécurité intérieure de notre colonie. Je devais apprendre à tirer des renseignements aux gens pour savoir si personne risquait de foutre le bordel.

— C'est bien, ça, comme job ! Et ils te font rédiger des rapports ?

— Ouais mais ils disent que j'écris comme je parle et, du coup, ils sont obligés de tout refaire. Mais ils me gardent parce que je me débrouille plutôt bien. Enfin, bref, c'est pour ça que j'suis là.

— Comment ça ?

— Ouais. Je suis pas une balance, tu vois. J'ai jamais balancé personne. Les types qui cherchent les emmerdes, les pervers et tout ça, pas de problème, mais toi et les copains vous êtes ma famille. T'es comme mon père et Romane c'est comme ma mère. Sans vous j's'rais toujours à faire le con à Melun, ou mort. Bref, c'est vous seuls qui me restent comme famille et voilà.

Bertrand ne dit rien, ému par maladresse du gamin, regrettant de ne pas avoir eu la chance de lui apprendre à s'exprimer correctement. Mais, à l'époque, l'éducation portait sur la survie et le maniement des armes à feu.

— Donc, hier soir, on vient me chercher à la ferme de Larmont pour me demander de te surveiller. Moi, sur le coup je dis rien. C'est mon job. Et puis si je fais l'andouille je vais me retrouver aux patates, alors bon. Et puis, je me rends compte en lisant ton dossier qu'ils ne savent pas qu'on se connaît.

— Dossier ? J'ai un dossier ?

— Ben ouais ! Tout le monde a un dossier. Tous les mecs qui ont un rôle ou qu'on fait des trucs sont fichés. Si jamais ils font les cons, hop !

— Ah ouais ?

— Ouais ! Paraît que c'est comme ça que ça marchait, avant, c'est pour ça que des mecs étaient jamais poursuivis pour rien parce qu'ils avaient des infos qui pouvaient vachement.

— Et on ne faisait rien de peur de voir ses casseroles sortir, classique. Mais quel intérêt de continuer ?

— Ben je sais pas. Pour protéger les gens ?

— Les protéger de quoi ?

— Je sais pas, si un mec donne des cours à des enfants et qu'il est juste un gros pervers on le sait déjà.

— Moui... Pourquoi pas... Mais, moi, par exemple, je ne pense pas avoir de perversion ni représenter un quelconque danger pouvant porter atteinte à la sécurité de quiconque.

— Ben non, y'a quasi rien dans ton dossier. Juste que Le Cornec, c't'enfoiré t'avais fiché parce que tu étais « subversif ».

— Moi ?

— Oui, tu balances ton projet « Pierrot », tu montes des plans tout seul sans *te soucier de l'impact politique de ta décision*. C'est ce qui est marqué. La phrase m'a fait trop

halluciné je l'ai apprise par cœur. Nan, mais c'est vrai, Lourdes c'est comme ça que tu as fait !

— Mais j'avais des amis là-bas, toi aussi d'ailleurs et personne se bougeait.

— Voilà ! C'est subversif ! Fallait planifier le truc et tout ça. Tu te la joues perso !

— OK, bon, et quel rapport avec toi aujourd'hui ?

— Ben, tu as parlé avec ton fils, normal, mais un ancien journaliste... Attends... Ah oui ! *Un fouille-merde qui souhaitait rendre publique l'épidémie Zombie sans évaluer précisément les conséquences de cet acte vis-à-vis de la population.*

— T'as appris ça par cœur ?

— Oui, j'ai toujours eu une bonne mémoire, je lis un truc et hop, c'est gravé. J'suis p'têt'pas un génie mais j'arrivais à m'taper des bonnes notes grâce à ça sans trop m'crever.

— C'est cool, ça, j'aimerais en dire autant. Moi il me faut lire et relire avant d'enregistrer trois lignes. Bref, et donc j'ai vu Philippe et Nico et ?

— Ben le type qui te suivait n'a pas compris de quoi vous parliez. Soi-disant que vous auriez fait exprès de vous mettre dans un coin, genre espion, tu vois...

— OK... Ben non, c'est juste qu'on était en train de causer...

—Oui, mais le lendemain tu as rendez-vous avec Romane devant ta cantine, là non plus le mec a rien capté. Pareil, pour eux c'était voulu. Tu l'as fait exprès, tu mijotes un truc. Sauf que voilà, j'y crois pas et si c'est vrai je veux en être !

— Mais tu t'es retrouvé à me suivre comment ?

— Ben, je t'ai dit, j'suis plutôt bon. Expérience de mule à passer de l'herbe au collège, tu vois. Donc ils m'ont demandé de m'occuper de toi, de trouver ce que tu mijotes et pourquoi tu entraînes Romane avec toi. Garnier ne veut pas que tu prennes sa place où quelque chose dans le genre.

— Un malade ce mec ! Complètement parano... Mais, tu es venu me prévenir, je suis censé faire quoi ?

— Ben si tu fais un coup d'État, je bosserai à nouveau pour toi ! C'est cool, ça !

— Euh, c'est-à-dire que c'est pas mon objectif. Je me pose juste des questions et j'avoue que ce que tu viens de me dire ne me rassure pas du tout. Romane, Philippe et Nico sont suivis aussi ?

— Yep ! Depuis ce matin. Et par des durs à cuire, je peux te dire. Ces mecs-là m'ont formé à des techniques *qu'on employait sous Mitterand* qu'ils m'ont dit. J'ai rien compris.

— Je crois comprendre... Et ils font quoi ?

— Ben ils suivent, notent, enregistrent toutes les rencontres, les heures et tout et puis écoutent aux portes et tout ça. Ils peuvent aussi interroger les voisins et tout, genre sympa, tu vois ? Les autres i's'doutent de rien et paf, ils balancent des infos.

— Hum, je vois. Du renseignement à l'ancienne, quoi.

— Ouhaï. Et même qu'ils ont encore de quoi poser des micros. C'est pour ça que je voulais pas te causer ailleurs que dehors. Entre les caméras et les micros je me serais grillé grave.

— Caméras ?

— Ben oui ! La vidéosurveillance, quoi.

— Elle... Fonctionne ?

— Ben oui ! Y'a un flic qui surveille en permanence au cas où il se passe un truc. Tout le centre-ville est quasiment filmé. Y'a deux ou trois caméras H.S. mais le reste marche.

— OK... Mais personne ne le sait ?

— Ben non, c'est grave ?

— Oui, enfin, non. Mais ça veut dire qu'on utilise de l'électricité à des fins de surveillance, qu'une police parallèle surveille les individus jugés « *suspects* » et quels autres trucs nous cache-t-on encore ?

— Ben je sais pas, mais c'était déjà comme ça avant les Zombies. Ils ont rien changé.

— Oui, mais nous ne sommes plus tout à fait dans la même situation. Ici il n'y a rien à voler, plus de bagnoles ou d'argent, pas de bagarres d'alcooliques, tu vois ? Non, y'a quelques problèmes de couple, des disputes, quelques agressions sexuelles, mais rien de commun avec avant. Et avec l'armée qui patrouille on frise le zéro délinquance, je ne comprends pas.

— Ouep... Tu fous les j'tons, tu sais ?

— Hein ?

— Ben oui, on dirait qu'on est sous Sylvester Staline, comme j'ai vu en histoire. Tout le monde il surveille tout le monde.

— Ben... Y'a de ça... Au fait, tu sais s'il y a un moyen de sortir de la zone ?

— Comment ça ? Par le pont ?

— Non, je veux dire de tout le périmètre de la colonie, la clôture, elle a des sorties ?

— Euh, non, je crois pas. J'en ai jamais vu sur les plans.

— Ben voilà de quoi on parlait avec Romane et les gars. On est coincés ici mon garçon. Coincés et espionnés.

— Bah merde alors !

— Comme tu dis !

Bertrand resta encore à expliquer les choses au grand gamin à ses côtés qui était resté en mouvement tout le temps de la conversation. Épuisant de parler avec quelqu'un qui ne tient pas en place.

Pour l'instant il semblait difficile de déterminer quel rôle pourrait jouer le gosse, mais l'avoir à ses côtés semblait

un atout majeur. Si les informations montent, elles peuvent aussi redescendre.

Restait maintenant à trouver le moyen d'avertir Romane, Nicolas et Philippe de leur surveillance sans se faire choper par un barbouze.